FRC 23219 a
Case FRC 22078

DISCOURS

PRONONCÉ

AU SERVICE EXTRAORDINAIRE;

CELÉBRÉ

PAR LES PROTESTANTS DE PARIS.

A l'occaſion de l'achevement de la Conſtitution & de ſon acceptation par le Roi.

Le Jeudi 18 Octobre 1791.

En préſence d'une Députation du Corps Municipal ;

Par PAUL-HENRI MARRON, Miniſtre du Saint Evangile & Paſteur des Proteſtants de Paris.

Evang. ſelon S. Jean, chap. VIII, verſ. 32.
Vous connoîtrez la vérité, & la vérité vous rendra libres.

CES paroles du Sauveur, que dans ce diſcours nous détacherons entiérement de leur liaiſon avec ce qui les précede & ce qui les ſuit, ſemblent faites, Chrétiens, mes chers Freres, pour les circonſtances où nous nous rencontrons. C'eſt le triomphe de la vérité & de la liberté que nous célébrons aujourd'hui ; triomphe ſi conſolateur pour l'eſpece humaine, ſi glorieux pour cette grande nation, régénérée ſous leurs auſpices. Tout ici annonce ce triomphe ; cette portion intéreſſante de la ſociété, qui, flétrie trop long-temps par des préjugés injuſtes, jouit depuis quelques mois de l'avantage de ſe recueillir en ce lieu ; ce lieu même ; ceux qui nous honorent de leur préſence ; & j'aime à diſtinguer dans ce nombre un des plus illuſtres amis & propagateurs de la vérité. M. le Maire de cette vaſte Capitale ; j'eſpérois y trouver auſſi un des plus dignes héros de la liberté, M. le Commandant-général de ſa garde citoyenne, pendant toute la durée de la révolution, de qui nous regrettons tous l'abſence. Citoyens & Freres, ſi d'un côté

THE NEWBERRY LIBRARY

j'ai besoin de votre indulgence, (ô ! je sens combien j'en ai besoin, & je la réclame de la maniere la plus instante,) j'ose espérer de l'autre que le rapport évident du sujet que j'ai entrepris de traiter avec le but de cette solemnité religieuse & civique suffira pour captiver votre attention. Voici les quatre chefs que je me propose de développer tour-à-tour :

1°. La connoissance de la vérité & la libre jouissance de nous-mêmes sont également le besoin de notre esprit & le vœu de notre cœur.

2°. Chacune de ces prérogatives est, par son essence, un des moyens de bonheur les plus précieux que la nature nous ait accordés ; & cependant ce bonheur n'est isolément ni dans l'une ni dans l'autre, mais il est dans la réunion nécessaire de toutes deux.

3°. Ce qui est vrai à cet égard de l'homme considéré individuellement, l'est encore beaucoup plus des hommes envisagés dans l'état de société : les plus grands fléaux de celle-ci sont l'ignorance & la servitude.

4°. Enfin, à tous ces titres, nous ne pouvons trop remercier la Providence, qui, par le progrès des lumieres, a aboli au milieu de nous tous les genres d'oppression, sous lesquels nous gémissions, & a établi en leur place le régime salutaire de la liberté, une constitution qui respecte également tous nos droits qu'elle est assortie à tous nos vrais intérêts !

PREMIER POINT.

» La connoissance de la vérité & la libre jouissance de nous-mêmes sont également & le besoin de notre esprit & le vœu de notre cœur «. Pourquoi l'Etre suprême nous a-t-il si glorieusement distingués de la brute par l'inappréciable don de l'intelligence? Pourquoi ne nous a-t-il point livrés, comme elle, à un aveugle instinct ? Pourquoi a-t-il planté en nous l'insatiable desir de connoître? Quel est l'objet de cette curiosité inquiette, qui, dès l'âge le plus tendre, se manifeste dans notre sein ? Que nous annonce cette espece de tact intellectuel, dont les vifs tressaillements, en nous indiquant le moment où la vérité est présente, excitent en nous les plus délicieuses, les plus pures de toutes les affections ? Pourquoi nos découvertes mêmes, quelqu'heureuses, quelque fécondes qu'elles puissent être, ne nous sont-elles jamais qu'un motif, un aiguil-

lon de plus pour multiplier, pour étendre nos recherches ? Pourquoi le ſage religieux, aſſuré de ſon immortalité, fixe-t-il, avec tant d'impatience, ſes regards & ſes vœux ſur cette raviſſante époque, où il verra, où il puiſera la vérité dans ſa ſource ? Reconnoiſſons-le, mes chers Freres, la vérité eſt un des beſoins les plus impérieux de notre ame ; il n'eſt rien qui dégrade plus celle-ci qu'une ſtupide léthargie. En vain le ſceptique renie-t-il l'exiſtence de la vérité ? Sa confiance préſomptueuſe dans ſon propre ſyſtême, dément ſes prétentions, & il ſe condamne volontairement à la plus étrange des inconſéquences. — Et le vœu de la liberté eſt-il moins ardent, moins ſacré ? Tout ce qui ſe meut ſur la terre, aſpire à ſa jouiſſance. Ce n'eſt pas ſans dépit que les animaux, aſſujettis au pouvoir de l'homme, traînent la chaîne qu'il leur attache, portent le joug qu'il leur impoſe. Mais c'eſt ſur-tout à l'être penſant que la contrainte & la ſervitude deviennent inſupportables. Plus on ſent ſa propre dignité, & plus on eſt jaloux d'en tirer parti, d'exercer ces facultés honorables, qui nous diſtinguent dans l'échelle des êtres. Toute la ſtructure de l'homme annonce qu'il a été fait pour la liberté : au phyſique, ce port noble & majeſtueux ; ce regard que ſeul il oſe lever vers le Ciel ; cette admirable ſoupleſſe de ſes organes, ſi fort dégradée par les abſurdes abus de l'éducation vulgaire : au moral, cette intelligence, cette activité, ces talents ; mais ſur-tout cette conſcience même de ſa liberté qui le caractériſent ; cet ineffaçable ſentiment de ſes droits, qui s'irrite, s'exalte davantage, à meſure qu'il ſe trouve en conflit avec un pouvoir étranger. C'eſt-là l'appanage égal & commun de tous les hommes ; aucune nuance ne les diſtingue, ne les claſſifie originairement à cet égard. — Arbitrairement deſtituer l'homme de cet appanage glorieux, ou le reſtreindre, ſans ſon aveu, dans des limites quelconques ; c'eſt donc l'humilier, le flétrir ; c'eſt ſe rendre coupable du crime de lèſe-humanité, d'une uſurpation d'autant plus criminelle, que les droits qu'elle bleſſe, ſont inaliénables, impreſcriptibles. La ſociété ne fait que modifier ces droits, les diriger par des ſacrifices utiles & volontaires au plus grand bonheur commun. Il faut une ſubordination, une dépendance dans les familles : il en faut dans le gouvernement civil, qui n'eſt qu'une extenſion du gouvernement domeſtique. Une docilité reſpectueuſe, une ſoumiſſion, une obéiſſance raiſonnable tiennent intimement aux loix de l'ordre & de la ſageſſe ; mais il ne faut

nulle part des tyrans & des eſclaves ; leur exiſtence ſuppoſe la violation du vœu le plus ſacré, des titres les plus irréfragables.

Une nouvelle conſidération propre à faire ſentir les rapports étroits que la liberté & la vérité ont entr'elles, c'eſt que la liberté ſeule eſt capable de donner à nos facultés intellectuelles un ſalutaire eſſor ; elle ſeule les développe, les accroît, les porte à leur perfection. Plus les intérêts qui nous occupent, ſont multipliés & importans, plus nous oſons les peſer, les diſcuter, les énoncer dans toute leur étendue, & plus nous acquérons de motifs à étendre nos connoiſſances, plus nous ſommes preſſés de concevoir une noble émulation de lumières & de génie. — Et rien peut-il intéreſſer l'homme à un plus haut degré que le bien-être de la ſociété à laquelle il appartient, que le ſalut de l'état dont il eſt membre, que l'honneur de la religion qu'il profeſſe ? Il n'y a que l'eſclave qui traite avec indifférence ces objets capitaux ; il laiſſe penſer d'autres pour lui ; ſon inſouciante ſoupleſſe s'en rapporte à la multitude ou à la routine, & de degré en degré il tombe dans un engourdiſſement, dans une ſtupeur, qui le ravale au niveau de la brute. Où la liberté règne, là ſeulement eſt la vie & la vigueur de l'intelligence : là chaque individu prend une part active aux événemens : là diſparoiſſent les entraves du deſpotiſme, les fantômes de la ſuperſtition, les odieuſes prérogatives de la naiſſance, du rang, de la fortune, ſur le mérite, les talens & la vertu ; là le doute n'eſt point un crime, la contradiction un attentat : chaque étincelle de la vérité en allume de nouveaux rayons, qui ſe répercutent ſur mille objets, enveloppés encore d'épaiſſes ténébres. En ce ſens cette ſublime parole de la Genèſe s'applique au génie & à la liberté, s'animant, ſe ſoutenant par des ſecours réciproques : *Que la lumière ſoit, & la lumière fut.*

SECOND POINT.

» Chacune des prérogatives, énoncées dans mon texte, la connoiſſance de la vérité & la libre jouiſſance de nous-mêmes, eſt, par ſon eſſence, un des moyens de bonheur les plus précieux que la nature nous ait accordés, & cependant ce bonheur n'eſt, abſtractivement, ni dans l'une ni dans l'autre, mais il eſt dans la réunion néceſſaire de toutes deux »,

Le Créateur a gravé dans notre ame, avec la flamme du ſentiment, le déſir du bonheur; il eſt le reſſort de toute notre activité, le point central de toutes nos affections. Mais pour des êtres perfectibles, comme nous ſommes, en quoi peut conſiſter ce bonheur ſi ce n'eſt dans le développement même de nos facultés, dans la jouiſſance de nos droits, dans la ſatisfaction de nos penchans généreux? C'eſt alors que nous rempliſſons la fin de notre être, que nous tendons au but évident de notre deſtination. Nos progrès en inſtruction nous rendent plus ſenſibles à toutes les beautés, à toutes les merveilles que le Tout-puiſſant a ſemées ſi libéralement autour de nous. Qu'elles frappent l'homme ſtupide, inattentif, inſoucieux de s'inſtruire! Au ſein d'une barbare ignorance la meilleure partie des bienfaits du Créateur étoit perdue pour les mortels, l'obſervation, l'étude de la nature leur découvre tous les jours de nouveaux prodiges. Plus de déſordres! plus de bizarreries! plus d'inutilités! L'empreinte d'une ſageſſe ineffable brille partout. *Les cieux racontent la gloire de l'Eternel;* ſa providence éclate dans toute l'étendue du globe; la ſérie conſtante des jours & des nuits eſt un hymne perpétuel de louange & d'actions de graces: aucuns ſons articulés ne ſortent de ces phénomènes; mais ils tiennent par-tout le même langage à l'intelligence; cette voix retentit à travers les ſiècles, elle eſt entendue d'un bout de la terre juſqu'à l'autre. — Eſt-il, mes chers Frères, eſt-il aucun parallèle à tracer à tous ces égards entre l'homme éclairé & l'homme ſans culture, ſans inſtruction? La nature eſt muette pour le dernier; d'eſprit comme de corps attaché à la matière, rarement il s'élève au-deſſus des choſes viſibles: le luxe, la majeſté des cieux ne dit rien à ſon ame; il foule à ſes pieds, avec une froide indifférence, tous les tréſors de la végétation; il ne s'occupe ni des cauſes ni des effets; il ne voit ni leur invariable harmonie, ni leur rapport avec ſa félicité, ni leur tendance au bien général & à la ſublime perfection du tout: & cet état d'enfance, ou plutôt d'abrutiſſement, vous ſembleroit-il digne de l'homme? & ne bénirions-nous point l'éternelle ſageſſe d'avoir établi pour nous une connexion ſi étroite entre le bonheur & la vérité?

Cette même connexion exiſte avec la liberté. L'eſclave n'eſt ſuſceptible d'aucune ſatisfaction réelle: Il regarde la vie comme ſon premier fardeau: ſes forces, ſes biens, ſes jours même

ne ſont pas à lui ; tout relève du caprice, du coup-d'œil impérieux de ſon maître. L'art de diſſimuler, de feindre, d'aduler, de ramper, voilà ſon unique occupation, ſa ſeule étude ! Sa religion n'eſt que baſſeſſe & hypocriſie. La religion de l'homme libre adoucit ſes peines, le conſole dans ſes malheurs, lui ouvre une riche ſource d'eſpérance & de joie : l'eſclave ne voit encore la religion qu'armée de foudre & de carreaux : Dieu même eſt un tyran à ſes yeux ; il le compare à ces maîtres terreſtres, qui *moiſſonnent où ils n'ont point ſemé, qui recueillent ou ils n'ont point répandu* : ſon imagination noircie lui repréſente après le trépas de nouveaux, d'interminables ſupplices ; il interprète au pied de la lettre ces termes figurés de la révélation, éternel effroi des petits eſprits & des ames rétrécies. — Mais oppoſez à ce tableau celui de l'homme libre. L'autorité qu'il reconnoît au-deſſus de lui, ne l'humilie point, parce qu'il a lui-même concouru à ſa création ; il reſpecte dans les lois l'ouvrage de ſes repréſentans, ſanctionné par le vœu national ; ſon travail lui eſt doux, parce qu'il en recueille le fruit & qu'il le tranſmettra à ſa poſtérité : ce n'eſt point pour aſſouvir une rapacité inſatiable, pour nourrir le déſordre, pour ſtipendier l'intrigue & la corruption, que le prix de ſes ſueurs coule dans le tréſor public, ſes contributions ſont volontaires, il en preſcrit l'application utile, il en ſurveille la répartition & l'emploi. Enfin le culte qu'il rend à l'Etre ſuprême, eſt le réſultat de ſa perſuaſion ; le zèle & la ſincérité le caractériſent ; ſa conſcience l'avoue ; il n'en fait point une cachette honteuſe, mais il eſt également éloigné d'une vaine ardeur de proſélytiſme : heureux, s'il gagne quelques partiſans à la vérité & à la vertu, par ſes leçons & par ſon exemple !

Iſolez maintenant ces prérogatives, enviſagez chacune ſéparément, vous appercevrez bientôt l'inconſiſtance de l'une & de l'autre ; ou, pour mieux dire, vous vous convaincrez de l'impoſſibilité de cette abſtraction. Il ne nous appartient pas davantage d'être vraiment libres avec une parfaite ignorance de nos facultés, de nos rapports, de notre deſtination, de nos droits, que nous ne pouvons, en les ſentant, nous laiſſer engourdir par la ſtupeur de la ſervitude, porter gaîment le joug des abus & des préjugés. *La vérité vous rendra libres.* Elle nous affranchit ſur-tout des chaînes de la ſuperſtition, & de toutes ces ſerviles craintes, ſi déshonorantes pour l'huma-

nité, qui forment ſon cortège. Il faut un frein à la multitude; mais, ſi ce frein ne ſe trouvoit que dans le fanatiſme ou dans la ſervitude, je ne ſais s'il ne vaudroit par mieux autoriſer la licence. L'une & l'autre terniſſent trop en nous l'image de la divinité & dégradent trop profondément notre eſpece. Or rien ne mine autant l'empire de la ſuperſtition, rien ne porte à la tyrannie un coup plus mortel que le progrès des lumieres. Que de fantômes effrayans ont ſucceſſivement diſparu avec lui ! Ils n'excitent aujourd'hui que la dériſion ou la pitié, les objets de la timide crédulité de nos ancêtres. Dangereux inſtruments dans les mains d'une ambitieuſe hiérarchie, que de vaines ſollicitudes, &, par elles, que d'injuſtices, que de prévarications ils ont cauſé dans le monde ! Même encore aujourd'hui qu'ils laiſſent en beaucoup d'endroits de déplorables traces de leur influence ! Comme ils luttent, avec tous les efforts du déſeſpoir, contre l'aſcendant vainqueur de la raiſon & de la liberté !

TROISIEME POINT.

» Ce que nous venons de prouver de l'homme conſidéré individuellement, eſt encore bien plus vrai des hommes enviſagés dans l'état de ſociété : les plus grands fléaux de celle-ci ſont l'ignorance & l'eſclavage ». — Les ſciences, les arts, toutes les ſources de la félicité individuelle, & de la proſpérité publique, dérivent de la liberté ; le décroiſſement & la ruine de celle-ci amene infailliblement la dégradation progreſſive, le découragement abſolu des autres. La culture des arts & des ſciences demande une noble émulation qu'éteignent l'oppreſſion, le deſpotiſme. L'énergie des ſentiments, les ſublimes élans du génie, ne caractériſerent jamais une nation avilie par le pouvoir arbitraire. Un individu eſclave s'éleve quelquefois au-deſſus de ſa condition ; mais un peuple aſſervi eſt bientôt un peuple nul.

Voyez ces temps, où, par la plus abſurde des légiſlations, l'homme, attaché à la glebe, devenoit la propriété & l'héritage d'un autre homme ! ne ſont-ils pas auſſi les temps de la plus ſtupide ignorance, du fanatiſme le plus groſſier, de la plus extravagante ſuperſtition ? Mais un rayon de liberté luit à la terre : la manie de la plus étrange des conquêtes néceſſite d'ambitieux guerriers à ſe dépouiller d'une

partie de leurs usurpations héréditaires : bientôt les ténebres se dissipent ; les lettres, les sciences, les arts reparoissent ; la plus utile invention, celle de l'imprimerie, leur assure de nouveaux progrès, les met à l'abri des révolutions, leur garantit une permanence, qui devient à son tour le fléau de tous les abus d'autorité politique aussi bien que religieuse. Offrirai-je encore ici le souvenir lamentable de cette perte de ressources & de talents, que déplora ce royaume à cette fatale époque, où une loi oppressive proscrivant la liberté religieuse enrichit aux dépens de la France toutes les nations voisines & éloignées, & rendit ses ennemis, ses rivaux, d'autant plus puissants, d'autant plus redoutables pour elle ? Jours désastreux ! puissent les bienfaits de la liberté nous dédommager des longues peines que la postérité vous impute ! Toute contrainte répugne à l'esprit de la religion : fille du ciel, elle ne sçauroit dépendre de volontés humaines, l'ami de la liberté est le sien ; ceſt à lui qu'elle confie ses secrets, qu'elle se montre revêtue de sa céleste beauté ; l'esclave ne la voit que sous le masque, sous une révoltante enveloppe d'inepties, de momeries, étrangeres à son essence.

Etendez les limites de l'empire de la vérité ; le progrès des lumieres répand sur l'état social les plus bénignes influences. Il rapproche les hommes les uns des autres ; il fait fleurir les cités par une noble émulation de patriotisme, par le concours empressé de toutes les classes de citoyens au véritable but de leur institution. L'expérience a constamment prouvé que l'universalité d'instruction adoucit, polit les mœurs ; elle excite le desir d'intéresser & de plaire ; elle remédie à la frivolité des conversations ; elle corrige la morgue attachée à la naissance & au rang ; elle exerce la plus précieuse influence sur l'éducation, tant nationale qu'individuelle. Chacun ne végète plus dans le cercle étroit, tracé par l'avarice ou l'orgueil : avec les vieux préjugés tombent les fatales barrieres qu'ils mettoient entre les grands & les petits, entre les riches & les pauvres : la libre communication des pensées met en évidence les droits communs & respectifs ; le sentiment de notre propre valeur nous porte à les maintenir, à élaguer les prévarications anciennes, à prévenir de nouvelles par une sage prévoyance & une inébranlable fermeté. Alors on ose prononcer les mots sacrés de liberté & de patrie : ils ne sont plus de vains noms ; ils expriment des réalités importantes. A quelque point que les

opinions puiſſent divaguer d'ailleurs, elles ſe rallient toutes autour de ce centre immuable : les partiſans même du deſpotiſme, honteux de leur lâcheté, ſont réduits à ſe couvrir d'un maſque impoſteur ; comme le vice, n'oſant montrer au grand jour l'horreur de ſa difformité, ſe déguiſe ſous le manteau de la vertu ; comme l'hypocriſie uſurpe les formes attrayantes de la piété.

QUATRIEME POINT.

Si la connoiſſance de la vérité & la libre jouiſſance de nous-mêmes ſont également le beſoin de notre eſprit & le vœu de notre cœur ; ſi chacune de ces prérogatives eſt par ſa nature un des moyens de bonheur les plus précieux que le Créateur nous ait accordés, & que cependant ce bonheur ne ſe trouve abſtractivement ni dans l'une ni dans l'autre, mais dans la réunion eſſentielle de toutes deux ; ſi enfin ce qui eſt vrai à cet égard de l'homme conſidéré individuellement, l'eſt encore plus des hommes enviſagés dans l'état ſocial, & que les plus grands fléaux de celui-ci ſoient l'ignorance & la ſervitude ; à tous ces titres pourrions-nous trop remercier la divine Providence, qui, par le progrès des lumieres, a aboli au milieu de nous tous les genres d'oppreſſions ſous leſquels nous gémiſſions, & a établi en leur place le régime ſalutaire de la liberté, une conſtitution, qui ne reſpecte pas moins tous nos droits qu'elle n'eſt aſſortie à tous nos vrais intérêts ? — Ce qui caractériſe la révolution françaiſe, ce qui la diſtingue de preſque toutes celles qui l'ont précédée, (& je ne ſuis pas le premier à l'obſerver) c'eſt qu'elle eſt toute entiere l'ouvrage de la raiſon. Ce n'eſt pas quelque intérêt individuel qui l'a provoquée, ſoutenue, conduite à ſa fin ; c'eſt l'intérêt national : la révolution ne nous a point fait changer de maître, elle nous a rendus libres. — Depuis long-temps la raiſon publique ſe formoit ſous les auſpices de la philoſophie. Des écrivains courageux avoient détrompé leur ſiecle ſur de nombreux & funeſtes abus : une noble avidité, une généreuſe émulation de connoiſſances s'étoit répandue dans tous les états ; les baſes du contract ſocial avoient été éclairées, fondées avec ſoin : on avoit apprécié toutes ces inſtitutions ſi bizarres des âges d'ignorance & d'opprobre ; marqué du cachet de la réforme celles qui ne s'accordoient ni avec l'utilité

réelle, ni avec le véritable bonheur du peuple : la sagesse en avoit indiqué d'autres plus justes, plus salutaires. — Mais, si d'un côté la raison se distinguoit par d'honorables progrès, la corruption multiplioit de l'autre tous les excès de l'autorité arbitraire & d'un luxe déprédateur. Enfin le mal a trouvé son terme dans le comble même auquel il étoit parvenu. Ses auteurs (représentez-vous à ce trait & leur dépit & leur désespoir) ses auteurs n'en ont vu le remede que dans le recours à la nation. Celle-ci a dû au sens droit de son monarque, conseillé par un administrateur qu'elle chérissoit, un mode de représentation conforme aux principes méconnus jusqu'alors de l'ordre & de l'équité. — Suivrai-je maintenant dans sa brillante carriere cette assemblée des élus de la patrie, si digne de l'immortelle reconnoissance de tous les Français? — Parcourez les fastes de l'histoire, quelle autre assemblée a jamais réuni dans son sein tant de lumieres, tant de courage, tant de fermeté, une si infatigable assiduité au travail, une persévérance plus soutenue jusqu'à la consommation de sa glorieuse tâche? Que d'événements, qui sembloient devoir arrêter, anéantir ses succès, n'ont fait qu'ajouter à son illustration, embellir son triomphe! D'un côté, rappellez-vous tous les pieges, tous les écueils, tous les obstacles semés sous ses pas; toutes les haines, toutes les persécutions, toutes les vengeances excitées, aigries contre elle; tous les dénigrements, toutes les diffamations, toutes les calomnies auxquelles elle a été en bute. D'un autre, comptez les bienfaits qu'elle a répandus sur vingt-quatre millions d'hommes; la proclamation solemnelle de ses droits, qui n'ont pu être abdiqués en aucun temps ni en aucun lieu; l'abolition de toutes les especes de servitudes; religieuse, féodale, fiscale, & la parfaite égalité de tous les citoyens devant la loi; l'admissibilité de tous à tous les grades, à tous les honneurs, à tous les emplois, avec de l'instruction & des vertus; la répartition des charges publiques proportionnées, sans prédilection, sans dispense, aux facultés de chacun; les utiles habitants des campagnes relevés d'une dégradation impolitique non moins qu'odieuse, & rendus à l'espérance de ce bonheur, qui doit être d'autant plus à leur portée qu'ils sont plus près de la nature. Le despotisme n'avoit-il point tenté d'enchaîner jusqu'à la pensée & à la conscience? L'une & l'autre sont dégagées désormais de toutes entraves. Ne troublons point l'ordre public; la loi ne nous

commande rien au-delà ; elle reſpecte, elle protege dans toute ſa plénitude l'irréprochable exercice de nos facultés. — Quelle étrange complication de rouages & de reſſorts formoit l'ancien régime ! quel cahos diſcord de provinces, d'immunités, de priviléges ! quel amas effrayant de titres, de places, de penſions, de droits, ſouvent auſſi barbares dans le fait que dans leur dénomination ! De ce conflit, de ce choc perpétuel de prétentions oppoſées, qu'il réſultoit d'incohérence, de vacillation dans le gouvernement ! Quelles fréquentes révocations d'édits perpétuels & irrévocables ! Déſormais la France eſt une ; tous les habitants de ce vaſte empire ſont amis & freres ; le pouvoir, le crédit ne réſident pas plus dans quelques caſes orgueilleuſes que la raiſon & la vérité. — Reprochera-t-on des imperfections à ce monument auguſte ! Ah ! ſi l'enthouſiaſme exagere dans un ſens, l'envie exagere bien plus dans un autre ; & appartient-il à aucun ouvrage humain, appartient-il ſur-tout au premier jet, d'être à l'abri de la cenſure ? Mais, à l'avenir, rien de ce qui eſt bon n'eſt impoſſible : & ce qui garantit la permanence, la durée, le perfectionnement progreſſif de la régénération nationale, c'eſt cette même opinion publique qui l'a fait naître. Oui, d'enfants nous ſommes devenus des hommes faits ; la nation doit à l'expérience même de ſes malheurs, une émancipation honorable ; la langue ſacrée des ſages eſt & ſera de plus en plus celle de la multitude. Qui mieux que le Sage, qui, à la tête de la députation du corps municipal nous honore ici de ſa préſence, a exprimé cette conſolante penſée (1) ? Voici ce qu'il écrivoit très-antérieurement à la révolution : » Tandis que les grands hommes font marcher les ſciences, augmentent le nombre des vérités par des découvertes nouvelles, l'hiſtoire répand ces vérités ; elle fait deſcendre les connoiſſances, comme les eaux amaſſées ſur la cime des montagnes, que la pente diſtribue dans les plaines par des canaux. Ce bienfait appartient aux campagnes ; les connoiſſances les plus élevées appartiennent également à tous les hommes «. — Qu'il ſe développe, qu'il ſe fortifie cet eſprit public ; nous verrons bientôt ceſſer, entierement ceſſer ces agitations, ces inquiétudes, entre leſquelles nous avons été ballotés pendant un eſpace de trente mois. — Trente mois ! — Nous plaindrions-nous ? O Hollande ! ô le berceau

(1) M. *Bailly*, hiſt. de l'Aſtron. mod., diſc. préli.

de mon enfance ! (le ſiege de l'oppreſſion n'eſt plus la patrie de l'homme libre) tu achetas la liberté, le ſimulacre ſeulement de la liberté, par quatre-vingts ans de malheurs & de guerre ! -- Qui de nous ne béniroit donc ce jour déſiré, où la Conſtitution achevée par le corps auguſte que la nation avoit chargé de ce ſoin, a été acceptée par le roi ; où ce prince, ſurmontant toutes les intrigues ourdies autour de lui, toutes les impreſſions ſiniſtres dont on le circonvenoit, toutes les allarmes offertes à ſa ſenſibilité, eſt venu, au milieu du ſénat régénérateur, jurer, ſigner ſon ouvrage ? Qui de nous ne préſageroit le ſalut de la nation de cet aſſentiment de ſa très-grande majorité, manifeſtée tant de fois & avec tant de force, conſtatée par la formation de la légiſlation nouvelle, prouvée encore par les progrès de la perception des impôts, & par ceux de l'organiſation des différentes parties du corps ſocial ? O ! déſormais avec de l'ordre, avec le reſpect dû à la loi, avec la ſoumiſſion & l'obéiſſance aux autorités conſtituées, la patrie eſt ſauvée ! *Voici la journée que l'Eternel a faite ! Egayons-nous, réjouiſſons-nous en elle ! C'eſt ici l'ouvrage de l'Eternel ! un prodige de ſa bonté & de ſa puiſſance qu'il daigne étaler à nos yeux !* — Et. *ſi Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous ? — Pourquoi les nations s'agitent-elles ? Pourquoi les rois de la terre conſpirent-ils, & projettent-ils des choſes vaines contre l'Eternel & contre ſon oint ? L'Eternel ſe rira de leurs complots inſenſés ; il leur parlera dans ſon indignation ; il les remplira de terreur* par le tonnerre de ſa juſtice. *O rois de la terre, écoutez ? Modérateurs des peuples, recevez inſtruction ! Cette pierre que vous rejettiez de la conſtruction de l'édifice* ſocial, la liberté, *eſt devenue la maîtreſſe pierre du coin !* Par-tout elle va réclamer cette place avec tout l'aſcendant de la raiſon & de la vérité, les tyrans s'enlaceront dans leurs propres filets : *La meule*, dit l'Ecriture, *retourne ſur celui qui la roule.*

Français ! faiſons de la mémorable époque à laquelle nous nous rencontrons, notre bonheur & notre gloire ! Si les déſordres de l'anarchie ont pu ſouiller notre paſſage de l'oppreſſion à la liberté, ſongeons que déſormais la révolution eſt finie, & que nous ſommes ſous l'empire de la Conſtitution. Ce qui tient encore du prodige, ce que nous devons encore reconnoître comme un bienfait ſignalé de la Providence, c'eſt que de ce bouleverſement univerſel, dont nous avons été les té-

moins, il ne ſoit pas ſorti des déſordres infiniment plus multipliés & plus graves : c'eſt que cette contrée immenſe, privée tout-à-coup de loix, de magiſtrats, de tribunaux, de miniſtres du culte, de diſcipline militaire, ne ſe ſoit pas précipitée toute entiere dans l'abîme de la confuſion & de la licence. — Mais, malheur à nous, ſi rappellés ſous la banniere de la loi, de cette loi, l'expreſſion du vœu populaire, l'ouvrage de nos repréſentants, nous renouvellions les ſcandales de l'anarchie ! Nous appéſantirions le joug, nous riverions les fers des autres peuples, qu'il ne tient qu'à nous de conquérir à la liberté par l'exemple d'un patriotiſme ſage, ferme, modéré. Pardonnons à des enfants les pleurs qu'ils verſent ſur leurs hochets briſés, à l'amour-propre ſes regrets outrés de n'avoir pu faire prévaloir ſon ſyſtême, à l'intérêt perſonnel ſes douloureuſes lamentations ſur un dépouillement ſi fort éloigné de ſes calculs, à une dévotion peu éclairée ſes ſcrupules vrais ou prétextés ; pardonnons ſur-tout à la ſenſibilité la légitime horreur qu'elle témoigne pour des excès dont nous préviendrons ſoigneuſement le retour. Mais que l'amour de la patrie rallie toutes les claſſes de citoyens, & que l'intérêt commun nous rende inſéparables. Ce vœu eſt celui du Roi, exprimé avec toute l'effuſion du ſentiment dans ſon diſcours à la nouvelle légiſlature ; j'aime à en emprunter encore ces précieuſes paroles : » C'eſt au grand intérêt de l'ordre que tient la ſtabilité de la conſtitution, la ſûreté de l'empire, le retour de tous les genres de proſpérité. Que la puiſſance publique ſe déploie ſans obſtacle ! que l'adminiſtration ne ſoit plus tourmentée par de vaines terreurs ! que les propriétés & la croyance de chacun ſoient également protégées, & il ne reſtera plus à perſonne de prétexte pour vivre éloigné d'un pays où les loix ſeront en vigueur, & où l'on reſpectera tous les droits ! « — O ! ratifie le ciel ce conſolant augure ! Venez, mes freres, proſternons-nous tous enſemble devant le Très-Haut pour lui renouveller nos ſolemnelles actions de graces, & pour mettre ce royaume ſous les invariables auſpices de ſa protection.

PRIERE.

Grand Dieu, dont l'aſtre du jour & le moindre des inſectes nous prêchent également la grandeur & la puiſſance, que les anges & les hommes adorent par un ſaint concert, qui ne te

laiſſe en aucun inſtant, envers aucunes de ſes créatures, ſans des témoignages ſenſibles de ton infinie bonté; nous te bénissons de ces relations, non moins honorables que ſalutaires, que tu nous permets de ſoutenir avec toi ! Que n'as-tu point fait pour nous dans la nature? Que n'as-tu point fait dans la grace ! — O Dieu ! à l'effuſion de tous les ſentiments que nous te devons à titre d'hommes & de chrétiens, permets que nous joignions ſinguliérement aujourd'hui le tribut de notre gratitude dans notre qualité de citoyens & de patriotes ! Si les ſeuls hommages inſpirés par le cœur, ſont en droit de te plaire, refuſerois-tu d'agréer ceux de cette aſſemblée? Ne monteroient-ils point vers ton trône comme un parfum de bonne odeur? Tu nous vois vivement pénétrés de la grandeur de l'époque à laquelle la providence a daigné nous conduire. De quel cahos de préjugés & d'abus tu as enfin retiré ce royaume ! A combien d'injuſtices, de prévarications, de déſordres, tu as marqué le terme ! De quelles ſollicitudes, de quelles criſes tu nous as délivrés ! De quelles oppoſitions ennemies, de quels obſtacles nous avons triomphé avec toi ! Depuis pluſieurs ſiècles cette nation, qui ſemble appellée à la liberté par ſon nom même, étoit profondément endormie ſous les entraves du deſpotiſme : mais ſon reveil a été terrible comme celui du lion. Soudain la deſcente ineſpérée de l'eſprit public a fait parler à vingt-quatre millions d'eſclaves un langage noble & fier : les orgueilleux ſatellites de l'oppreſſion en ont été conſternés; *ils n'ont point trouvé leurs mains*, ces hommes ſi accoutumés à ſe targuer de leur naiſſance; elle a croulé ſur ſes fondemens, cette forteresſe menaçante, le trop long effroi des penſeurs courageux, des ennemis de l'adulation & de la ſervitude. Auſſi-tôt un nouvel ordre de choſes a commencé à naître. L'épée dans une main, l'équerre de la raiſon & de la juſtice dans l'autre, nous avons bâti ce temple majeſtueux de la Conſtitution, que les ſiecles accumulés pourront perfectionner déſormais, mais qu'ils ne pourront abattre ! — O notre protecteur ! notre pere ! comblés de tes graces, nous t'en demandons de nouvelles encore ! Que cette mémorable conjoncture ſoit univerſellement caractériſée par le retour de l'ordre & de la paix ! Que tous les intérêts particuliers aiment enfin à ſe confondre dans l'intérêt général ! Rapproche, concilie les partis oppoſés ! Pardonne de trop cruelles vengeances; effaces-en le ſouvenir; préviens-en le retour ! Reſſerre par d'indiſſolubles nœuds l'accord intime de la nation avec ſon auguſte chef ! Que rien ne puiſſe trou-

bler à l'avenir cette précieuſe union ! Conjure, détourne les orages qui menacent encore notre révolution au-dehors ! Ramene des enfans égarés dans le ſein de la patrie, qui leur tend les bras ! Propage chez tous les peuples ces irréfragables principes, auxquels nous devons notre régénération ſociale ! Qu'ils deviennent par-tout un ſalutaire frein pour les tyrans couronnés ou ſubalternes ! Que par de rapides progrès le jour de la raiſon & de la liberté luiſe ſur le globe entier ! Que ſous les étendards de l'une & de l'autre, toutes les familles diverſes, répandues ſur ſa ſurface, ne forment bientôt qu'une vaſte fédération d'amis, un peuple de freres !

Bénis, grand Dieu ! bénis, au milieu de nous, cette hiérarchie impoſante de pouvoirs qui compoſe la Majeſté nationale ! Bénis cette légiſlature qui remplace les corps conſtituants ! Que les dignes membres de celui-ci, ces généreux amis du peuple, qui n'ont jamais dérogé ni à leur conſcience, ni au vœu de la patrie, jouiſſent dans leurs paiſibles foyers de cette récompenſe ſi précieuſe ; le ſuffrage de leur propre cœur, la reconnoiſſance de leurs concitoyens, le ſpectacle des progrès journaliers de la félicité publique ! Préſide dans l'aſſemblée de leurs ſucceſſeurs avec ton eſprit d'ordre, d'union, de ſageſſe ! Inveſtis-les de la confiance univerſelle, en les pénétrant de l'importance de leurs devoirs ! Qu'ils ſoient dignes de leurs devanciers, jaloux de conſolider ce ſuperbe édifice, conſtruit ſur les ruines du brigandage & de l'oppreſſion.

Bénis celui que ta grace & la loi conſtitutionnelle de l'Etat placent ſur le trône ! Bénis la reine, le prince royal, madame royale ! Identifie leur bonheur avec le bonheur public ! Eloigne de la cour l'intrigue, la corruption, l'inciviſme ! Entoure le monarque de conſeillers ſages, vertueux, patriotes ! Veille ſur la plus intéreſſante des éducations ! Que la vérité habitant avec confiance un ſéjour nouveau pour elle, y amene à ſa ſuite un cortege de ſatisfactions inconnues & de véritables jouiſſances !

Bénis toutes les parties ſubordonnées de l'adminiſtration. Mets conſtamment à la tête de nos départements, de nos municipalités, de nos tribunaux, de nos armées, des amis éclairés & ſinceres de l'ordre, de la juſtice, de la liberté. — Bénis ſpécialement cette ville & tous les détails de ſon régime domeſtique, & cette garde citoyenne, le frein & le déſeſpoir des perturbateurs ! Que les lettres, les ſciences, les arts, que les ma-

nufactures, l'induſtrie, le commerce, doivent à la liberté un nouvel éclat, & fais-nous éprouver à tous les égards que ſi tu veux être pour nous, rien ne ſçauroit être contre nous !

Bénis ton Egliſe ! Renouvelle ſes antiques ſuccès par ſon retour aux mœurs & à la diſcipline antiques ! Fais reſpecter la ſainteté des autels dans celle des Miniſtres dévoués à leur ſervice ! Achemine, par la raiſon & la charité, la prompte réunion de tous les cultes en un ſeul, digne du pere commun des hommes !

Bénis-nous tous, ô notre Dieu ! dans toutes nos relations & ſelon toute l'étendue de nos beſoins ! Tu les connois mieux que nous ! Ne nous exauce pas toutes les fois qu'aveuglés ſur nos intérêts, nous te provoquerions contre nous-mêmes ! Réſigne-nous conſtamment à ta providence infiniment bonne & ſage ! Honore de ton approbation l'humble ſacrifice de nos louanges, le tribut de notre ſolemnelle conſécration dans cette journée ! Puiſſions-nous tous ſortir de ce temple meilleurs Chrétiens, meilleurs Citoyens, plus dignes de ſceller avec une confiance filiale nos imparfaites prieres de cette oraiſon accomplie que ton Chriſt nous a lui-même enſeignée :

Notre Pere, &c.

CANTIQUE

Pour le Service extraordinaire, célébré dans l'Oratoire des Proteſtants de Paris le Jeudi 13 Octobre 1791, à l'occaſion de l'achévement de la Conſtitution & de ſon acceptation par le Roi.

Mis en muſique par MM. GOSSEC & MÉREAUX.

TOUT l'Univers eſt plein de ſa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu ; qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naiſſance.
Chantons, publions ſes bienfaits !

ENVAIN l'injuſte violence
Au Peuple, qui le loue, impoſeroit ſilence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour ſa gloire & ſa puiſſance.
Tout l'Univers eſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits !

L'ÉTERNEL

L'Eternel s'eſt montré terrible
A nos ſuperbes ennemis :
Il ſe montre doux & ſenſible
Pour des cœurs tendres & ſoumis.
Le Ciel, témoin de nos alarmes,
L'eſt auſſi du ſort plein de charmes,
Qui ſurpaſſe & comble nos vœux.
Malgré l'odieuſe impoſture,
Tout annonce dans la Nature
Que Dieu ſeul peut nous rendre heureux.
Peuples, ceſſez de vous plaindre !
Il va remplir vos ſouhaits :
Mortels qui ſçavez le craindre,
Ne craignez rien déſormais.

O Liberté ! c'eſt ta victoire,
Qui fait l'objet de nos concerts.
Puiſſe la ſplendeur de ta gloire
Rejaillir ſur tout l'Univers !
Je vois les Tyrans pleins de rage,
Frémir du ſolemnel hommage,
Que nous te rendons aujourd'hui.
Des pieges qu'ils veulent nous tendre,
Si Dieu daigne encor nous défendre,
Nous ſerons trop forts avec lui.

Arbitre des combats, arbitre des conquêtes,
Toi, qui reçois les vœux, reçois auſſi les fêtes
De tes humbles enfants !
A tout autre tranſport leur ame inacceſſible,
Se plaît à célébrer le pouvoir invincible,
Qui les rend triomphants.

Des bienfaits du Dieu qui nous aime
Les Peuples diront étonnés :
» Quelle eſt ſa puiſſance ſuprême !
» De quel éclat de gloire il les a couronnés !

» Comme ils moiſſonnent dans la joie
» Ce qu'ils ont ſemé dans les pleurs !
» Qu'aux maux, dont ils étoient la proie,
» Succedent tout-à-coup de brillantes faveurs ! «

Tel qu'un ruiſſeau docile

Obéit à la main qui détourne ſon cours,
Et laiſſant de ſes eaux partager le ſecours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés, Arbitre ſouverain,
Le cœur des Rois eſt ainſi dans ta main!

Des plus paiſibles deſtinées
A Louis prolonge le cours:
Ajoute des jours à ſes jours,
Et des âges à ſes années.
Que jamais le menſonge obſcur
Des pas de l'homme libre & pur
N'oſe à ſes yeux ſouiller la trace:
Et que le vice faſtueux
Ne ſoit point aſſis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Qu'on diſe: » Voilà le modele
» Que devroient ſuivre tous les Rois!
» C'eſt de la ſainteté des lois
» Le protecteur le plus fidele.
» Le pauvre, ſous ce défenſeur,
» Ne tremble plus que l'oppreſſeur
» Lui raviſſe ſon héritage;
» Et le champ qu'il aura ſemé
» Ne deviendra plus le partage
» De l'uſurpateur affamé. «

Eternel! hâte-toi de répandre ſur nous
Les torrents déſirés de tes graces fécondes!
Que notre repentir déſarme ton courroux!
Guéris de ta Cité les bleſſures profondes!
Grand Dieu! par toi ſeul ſauvés,
Par tes faveurs préſervés,
Nous ferons de nos chants retentir nos ſaints Temples:
Et des deux bouts de l'Univers
On verra les Peuples divers
Te craindre & s'empreſſer à ſuivre nos exemples.

N. B. Ce Cantique n'eſt qu'un raſſemblement de ſtrophes priſes dans différents Poetes. Les deux premiers couplets ſont de Racine, *Chœur d'Athalie*, act. I, ſcene 4; les couplets trois & cinq ſont imités d'une traduction du Pſeaume LVII, par Chavigny. Le couplet quatre eſt d'une traduction du Pſeaume LXXXV, par de Cériſy. Les couplets ſix,

ſept & 8 de traductions anonymes des Pſeaumes CXVIII & CXXVI 9; de Racine, *Chœur d'Eſther*, acte II, ſcenes 9, 10 & 11 du Pſeaume LXXII, traduit par J. B. Rouſſeau, excepté les quatre premiers vers du couplet dix, qui ſont d'une traduction anonyme du Pſeaume LXI 12, d'une traduction anonyme du Pſeaume LXVII.

Au commencement du Service, l'Aſſemblée, ſoutenue par l'orgue, a chanté les trois derniers verſets du Pſeaume CXVIII : *La voici l'heureuſe journée, &c.*

F I N.

A PARIS,

Chez C. F. PERLET ; & à Rouen, chez LE HÉRIBEL, Libraire, rue de la Lanterne, près les Conſuls, n°. 5, 1791.

380